
Paul Tremblay, ptre • Professeur de sciences religieuses à la retraite •
Université du Québec à Chicoutimi •
Courriel : paul.tremblay@royaume.com

La mort prend la forme de notre regard

Paul Tremblay

La mort prend la forme de notre regard. J'emprunte ce titre au livre de Hubert Reeves¹ qui paraphrase le poète Paul Éluard : « L'espace a la forme de mes regards ».

C'est vrai que la réalité des choses qui nous dépassent prend souvent la forme de nos regards.

Entre l'espace qui nous donne le vertige et la mort qui nous donne le frisson, il y a une analogie possible. Reeves écrit : « Avec les nébuleuses et les atomes, avec tout ce qui existe, nous sommes engagés dans cette vaste expérience d'organisation de la matière. Loin d'être étrangers à l'Univers, nous nous insérons dans une aventure qui se poursuit sur des distances de milliards d'années-lumière. Nous sommes les enfants d'un cosmos qui nous a donné naissance après une grossesse de quinze milliards d'années. Comme dans la tradition hindouiste, les pierres et les étoiles sont nos sœurs². »

La mort nous replonge dans ce fleuve de mort et de vie qu'est l'histoire de l'Univers, et dont nous ne sortons jamais d'ailleurs, qui nous rend fraternels avec les pierres et les étoiles qui, elles, sont plus durables que nous, mais qui elles aussi naissent, vivent et meurent.

La mort apparaît comme un trou dont nous cherchons à retracer le contour, mais dont la réalité elle-même nous échappe. Un peu comme ces trous noirs de l'espace, ces régions dotées d'un champ gravitationnel si intense qu'aucun rayonnement n'en peut sortir.

De l'Univers, de la montée de la complexité et de la vie, nous savons si peu. On dit que les connaissances accumulées aujourd'hui sur l'espace ne rendent compte que de moins de dix pour cent de la réalité cosmique. Le réel est toujours au-delà de notre imagination. La physique quantique comme la biologie moléculaire ont réintroduit le mystère dans la réalité.

De la mort, nous pouvons certes parler. Nous pouvons l'observer cliniquement. Nous pouvons lutter contre les maladies et les agents de mort. Mais de la mort elle-même, nous ne savons rien. Excepté une seule certitude, c'est qu'un jour elle viendra. « Mais ce n'est encore que pur savoir, savoir lointain, idée flottante, *flash* qui passe en l'esprit comme une libellule folâtre dans l'espace de vos pensées. Pas de racines en nous. [...] Pas d'émotion, pas d'angoisse. Pur savoir, froid, éthéré. Et puis, ce jour, tout à coup, une simple parole... Le médecin est là qui vous palpe, en ce point où depuis des semaines une petite grosseur se faisait sensible. « Madame, vous avez un cancer..., une tumeur... ». [...] Il suffit parfois de peu de mots pour déchaîner l'ouragan. Cette mort, en une fraction de seconde, vient de déchirer votre ciel. Votre cœur bat la chamade. La foudre est sur vous. Parler de mort, alors, n'a plus de sens. Ce n'était donc pas ça, la mort ! Dissertations ridicules et dérisoires que ces discours tenus. Non ! la mort n'est plus « la mort » !

« C'est moi ! moi... qui vais mourir ! », comme dit un héros de Malraux. En un éclair, tout a basculé. La vie qui vous portait au galop recule soudain, loin, loin, comme s'éloigne la mer. Les choses s'inversent et la vie fait place au mourir³. » Je pense à ce dernier mot de Philippe Ariès qui, après avoir écrit si bien sur la mort, avouait : « On peut avoir écrit mille pages sur la mort, quand elle vient, on n'en sait rien. »

Il nous reste donc le regard sur la mort. Celle-ci prend la forme de notre regard, de nos regards.

Je voudrais tenter d'évoquer quelques traits typiques de nos regards actuels sur la mort, car ces regards changent d'une époque à une autre. Ils changent d'une personne à une autre. Notre regard à nous aujourd'hui, si personnel soit-il, se trouve coloré par l'air du temps, par les mentalités, par les pratiques et les croyances ambiantes.

Je traiterai ici de quatre regards typiques sur la mort :

- il y a la mort vue comme une réalité naturelle ;
- il y a la mort vue comme un geste ;
- il y a la mort vue comme un dialogue ;
- il y a la mort vue comme une traversée.

Mais avant ces quatre regards, notons un premier phénomène, important mais non pas exclusif, c'est le refus de regarder la mort.

Le détournement du regard ou la mort occultée

Ce qui frappe dans les dernières décennies, c'est le refus de regarder la mort en face. C'est le détournement du regard. La mort est devenue le tabou de notre temps. Il ne faut pas en parler à la télévision le soir, car cela empêche les gens de dormir. Le cinéaste français Romain Goupil a fait un film en 1999 intitulé « À mort la mort ! », qui s'est avéré un échec total. « Pas surprenant ! de dire le réalisateur, j'ai utilisé deux fois le mot " mort " dans le titre ! »

La mort apparaît à beaucoup comme une fatalité qui nous tombe dessus comme un éclair, comme un drame, comme un meurtre. Mieux vaut ne pas y penser. Les gens ne veulent pas regarder du côté de la mort, pas plus qu'ils ne prennent le temps de regarder le ciel étoilé... C'est la mort occultée.

Pourquoi occultée ? Pour diverses raisons. Parce que la mort est pénible. Parce qu'on craint la douleur. Parce que l'on se dit qu'il n'y a rien à voir. Qu'il n'y a rien à dire. Qu'il n'y a rien après. Que la pensée de la mort elle-même est totalement vide de sens.

Cela fait plus de trente ans que l'on souligne ce phénomène de l'occultation de la mort. Il marque tout aussi bien les croyants que les incroyants. En effet, parmi les gens qui se disent croyants, quasi trois personnes sur dix avouent : « Il y a peut-être quelque chose après, mais je ne veux pas y penser. » La généralisation de la pratique funéraire de l'incinération – pratique qui connaît dans la région du Saguenay une popularité étonnante, soit près de 80 % des décès contre moins de 50 % à Montréal, en raison notamment de la résistance des communautés culturelles – peut venir en partie de cette volonté, consciente ou inconsciente, de détourner le regard de la mort et de tourner rapidement la page.

Il ne suffit pas cependant de faire le constat de ce regard détourné, comme on se limite trop souvent à le faire. Ce détournement est encore dominant, mais il n'est pas exclusif. Car il faut tenir compte d'une évolution qui se fait jour et qui montre que le regard est en train de se modifier. Je souligne trois faits à l'appui de cette assertion.

Il y a tout d'abord la multiplication des soins palliatifs pour malades en phase terminale. On ne compte plus les unités de soins palliatifs dans les hôpitaux et les maisons comme Michel-Sarrazin à Québec, Notre-Dame-du-Saguenay à Chicoutimi, Colombe-Veilleux à Dolbeau. Autour de ces unités et de ces maisons de soins particuliers se sont constituées partout des équipes de spécialistes, de médecins, d'infirmiers, d'infirmières et des chaînes de bénévoles qui répandent partout l'idée et la pratique d'un accompagnement des malades jusqu'au seuil de la mort.

Il y a, deuxièmement, la haute incidence du suicide chez les jeunes, mais aussi chez les adultes et les personnes âgées. Cela fait que les jeunes et les moins jeunes se trouvent un jour ou l'autre frappés par la réalité brutale de la mort. Dès lors, on ne peut plus affirmer, sans nuance, que les urbains d'aujourd'hui, à la différence des ruraux d'autrefois, n'ont pas ou n'ont plus de contact direct avec la mort.

Il y a enfin la mentalité scientifique qui se diffuse, dans les écoles comme au cinéma et à la télévision. Nous sommes en train de réapprendre que la mort n'est pas seulement une négation de la vie, elle est une étape de la vie. Par le biais des sciences, nous réapprenons ce que d'autres apprenaient par le contact champêtre avec la nature.

Autant d'indices qui montrent que notre regard cherche à apprivoiser cette réalité troublante et terrifiante de la mort.

La mort vue comme une étape de la vie ou la mort « naturalisée »

Premier trait typique de notre regard actuel sur la mort : grâce notamment à l'influence majeure des sciences physiques et biologiques, nous sommes de plus en plus enclins à nous percevoir comme mortels et à nous aimer mortels. On a tous entendu ce mot de l'humoriste : « La vie est une maladie héréditaire, sexuellement transmise, et mortelle. » Nous savons, comme on dit aujourd'hui, que les vivants sont un groupe à risque, que l'espèce humaine, comme toutes les espèces vivantes, n'est pas épargnée. C'est la mort « naturalisée », c'est-à-dire assimilée aux phénomènes naturels.

« J'aime visiter le jardin où reposent les morts, écrit Hubert Reeves. Le cimetière est un lieu dense qui invite à la réflexion. Ceux dont les noms apparaissent sur les pierres vivaient quand nous n'étions pas encore. Les vivants d'aujourd'hui seront demain en ce lieu. Un siècle suffit à changer les visages. [...]. Les gens meurent, mais la vie a une façon de continuer comme si de rien n'était. Il faut voir la mort non pas comme un *arrêt*, mais comme un *relais*, à l'image du coureur grec qui transmettait la flamme du feu olympique avant de s'écrouler. Notre vie est courte mais notre espèce est de longue durée. Nous portons la responsabilité des maillons dans une chaîne. [...] Notre rapport à la mort est fondamentalement double. La repousser le plus longtemps possible mais l'accepter comme une partie normale de la vie. Il faut que les forces de vie cherchent à gagner, mais il faut aussi qu'elles soient vaincues. Se battre avec acharnement pour demeurer dans l'existence, et accueillir la mort comme un passage naturel vers on ne sait quoi⁴. »

Tel est le regard du scientifique aujourd'hui. Notons qu'il est proche de celui du paysan d'autrefois qui était sans cesse au contact de la mort des plantes, des animaux, des humains. Qui voyait le cimetière près de l'église, au cœur de chaque village.

Bien sûr, les gens ne vont plus au cimetière et bien peu visitent ces tristes pigeonniers des morts que nous appelons *columbarium*, dont la vocation symbolique est à peu près nulle et qui risquent tôt ou tard de constituer un embarras écologique. Il n'empêche que la mentalité scientifique ambiante nous donne progressivement une autre perspective sur la mort.

La science enseignée aujourd'hui dans toutes les écoles secondaires et diluée dans un bon nombre de films et d'émissions de vulgarisation scientifique donne à tous un accès nouveau à la réalité de la vie et de la mort. Tous sont initiés ou peuvent être initiés à l'histoire de la vie, depuis le *big bang* jusqu'à l'explosion des galaxies, depuis la simplicité des premiers atomes jusqu'à la complexité du vivant, depuis l'ovule fécondé jusqu'à la naissance et jusqu'à la mort. Certes, la science peut garder un caractère lointain et froid, mais il reste que la perception de la vie, comme celle de la mort, se fait aujourd'hui sur cet horizon du fleuve de la vie, un fleuve immense qui charrie dans ses eaux depuis des milliards d'années la mort et la vie. La mort apparaît dès lors naturelle... elle fait partie de l'histoire du monde. Elle fait partie de la montée de l'évolution cosmique.

De ce regard sur la mort « naturalisée » naissent plusieurs attitudes qui peuvent inspirer tout autant les croyants que les incroyants.

D'abord la possibilité d'une sorte de réconciliation avec l'ordre du monde. Nous sommes, dans un sens, moins proches de la nature que nos ancêtres qui voyaient le ciel au-dessus de leur tête et la menace des enfers en dessous. Mais, dans un autre sens, nous sommes peut-être plus près qu'eux de la réalité naturelle. Comme les anciens, nous avons conscience d'être reliés au ciel, mais dans un cadre d'une ampleur que jamais personne n'a imaginé auparavant. Notre vie s'inscrit dans une dimension gigantesque... Nous sommes venus de l'Univers, nous retournerons à l'Univers. Ce regard nous rend non seulement plus fraternels avec la chaîne des vivants et des morts, il nous rend fraternels avec le cosmos tout entier.

Cette vue que partagent spontanément beaucoup d'incroyants se révèle également « réconciliante » pour les croyants. Elle les prémunit notamment contre l'idée fallacieuse et toujours répandue que la mort serait une fatalité divine, une punition de Dieu... Non, la mort est naturelle. Le récit de la *Genèse* ne parle pas tant d'une immortalité perdue, mais de l'expérience douloureuse de la mort, de l'accouchement de la vie. Cette vision de la mort « naturelle » peut aussi inciter les croyants à ne pas entrevoir l'au-delà uniquement en termes de « sauver-mon-âme » mais, de manière plus large et englobante, comme une *re création* ou irradiation de tout l'univers.

Ce regard sur la mort comme réalité naturelle ne conduit pas forcément à la résignation ou à la passivité. Il invite à lutter de toutes nos forces contre le pouvoir de la mort, avec la volonté de faire reculer ses frontières autant que faire se peut. Mais il préserve en même temps de l'acharnement à vouloir nier la mort ; il conduit, quand tous les efforts s'avèrent vains, à accueillir et accepter la mort.

Un poète comme Félix Leclerc, dans sa chanson *La vie, l'amour, la mort*, a bien vu et chanté ce visage « naturel » de la mort et son indissociable lien avec la vie et l'amour.

*C'est beau la vie
Comme un nœud dans le bois
C'est bon la vie vue au creux de ta main
Fragile aussi
Même celle du roi
C'est dur la vie
Vous me comprenez bien
C'est fou la mort
Plus méchant que le vent
C'est sourd la mort comme un mort sur banc
C'est noir la mort
Et ça passe en riant
C'est grand la mort
C'est plein de vie dedans*

La mort vue comme un geste ou la mort acceptée

La mort n'est pas seulement un phénomène biologique. Des efforts accomplis au cours des quarante dernières années à travers les recherches et les pratiques entourant la fin de l'existence, nous avons appris ou réappris que la mort n'est pas une simple fatalité, elle est un acte. La mort de l'être humain est un geste. « On peut de sa mort comme de sa vie faire une œuvre, voire un chef-d'œuvre » écrit le philosophe Bernard Henri-Lévy⁵. D'où ce deuxième regard sur la mort, c'est la mort acceptée.

Certes, la mort est toujours triste. Elle n'est jamais la bienvenue. Quel que soit l'âge, quelles que soient les circonstances, la mort reste la mort. Je ne peux, personnellement, acquiescer aux propos trop emballés qui se tiennent parfois au sujet de la mort. Par exemple, Élisabeth Kubler-Ross ose écrire : « L'instant de la mort est une expérience unique, belle, libératrice, que l'on vit sans peur ni détresse⁶. » Et quand on lui demande si elle-même a peur de mourir, elle répond spontanément : « Non, pas du tout ; je m'en réjouis d'avance. » Peut-on s'affranchir à ce point de l'angoisse de la mort ?

Même si elle est « naturelle », la mort est toujours une désolation sans retour. Elle vient toujours comme la *super contradiction* de notre existence. Toutefois, de cette tristesse du mourir, il est possible de faire une tâche, non pas inhumaine, mais humaine.

Il est bon et utile de chercher à humaniser la mort en atténuant au maximum la douleur, en favorisant un environnement qui soit imprégné d'humanité, de tendresse, de convivialité.

Cependant, il faut peut-être se garder ici de nos images de « la belle mort », sorte de modèle actualisé de « la bonne mort » d'autrefois. On pourrait devenir, imperceptiblement, les adeptes du « bien mourir ». En faire une nécessité. Un programme à suivre. Un protocole obligé. Comme ces proches affairés autour du lit de la grand-mère de 89 ans qui ne voulait pas du tout mourir mais à laquelle chacun venait à tour de rôle chuchoter avec l'insistance de personnes lasses et fatiguées d'attendre la fin : « Grand-maman, c'est le temps de lâcher prise... ».

Gardons-nous de vouloir pour les autres des cheminements que l'on jugerait souhaitables. Prenant ses distances par rapport au courant actuel qui invite à accueillir et vouloir sa mort, le philosophe André Comte-Sponville écrit : « C'est faire beaucoup de crédit à la mort, me semble-t-il, que de la vouloir ; l'accepter suffit, et vaut mieux. Je la souhaite bien sûr indolore, comme nous tous, mais également imprévue, involontaire, inconsciente, même, s'il se peut. Cela manque de grandeur ? Soit. Mais la grandeur m'importe moins, en ce dernier instant, que le repos. Voir la mort en face ? À quoi bon, s'il n'y a rien à voir ? Se savoir mortel, oui. Mais se vivre mourant, est-ce bien nécessaire ? [...] Je crois assez, en ces matières, aux vertus de l'improvisation⁷. »

Cette réserve mérite d'être faite. Elle ne doit pas cependant nous arrêter dans la recherche d'une mort vécue et acceptée comme un geste. Un geste humain. Le dernier. Pas fatalement le plus grand. Ce n'est pas l'heure de faire du panache ! Mais un geste humain, c'est-à-dire, autant que faire se peut, accepté, consenti.

Ce regard sur la mort comme un geste va à l'encontre d'une tendance encore très répandue qui fait dire aux gens qu'ils ne veulent pas « voir venir la mort » et que « la plus belle mort » serait celle qui survient, imprévue, dans le sommeil ou dans un crash routier ou aérien. Il convient d'interroger cette perception. Non pas pour la dénoncer comme une aberration ou une régression consentie. De

quel droit pourrions-nous imposer un regard sur la mort ? Mais on peut au moins poser la question : Est-ce si vrai que la mort imprévue serait la forme de mort la plus souhaitable ?

Mesurons ici l'inversion du regard qui s'est produite au cours des siècles. Dans les litanies de jadis, on priait pour être délivrés « de la mort imprévue » (*de morte improvisa, libera nos, Domine*). En ces temps-là, la pire des morts, c'était la mort imprévue.

Il convient de souhaiter que la mort soit humaine. Non pas « préarrangée » ou programmée, car il y a toujours une grande part d'inédit et d'imprévisible, mais pas improvisée, pas totalement inopinée. Bernard-Henri Lévy écrit : « Ce que la mort a de réellement humain, ce qui distingue la mort d'un humain de celle d'une plante ou d'un animal, c'est qu'elle est affaire de conscience et, au fond, de lucidité. [...] « Il ne s'est pas vu mourir, il n'a pas vu la mort venir », disent les familles de celui à qui l'on a menti, ou cru mentir, jusqu'à la dernière seconde – et cette inconscience, cette insouciance de ce qui advient sont censées lui épargner les affres de la crainte, de l'angoisse, de l'ultime convulsion ou même de l'espérance. Eh bien ! quelle erreur ! dit Burdin. Quel effroyable malentendu ! Comme si ces morts inconscientes n'étaient pas, précisément, les pires... Comme si ce n'était pas le plus sûr moyen, justement, de nous rapprocher du non-destin des plantes ou des animaux... Les animaux meurent. Les plantes meurent. Mais ce qui distingue les hommes, ce qui caractérise et humanise leur « mourir », [...] c'est ce corps-à-corps (avec la mort) [...] qui nous laisse le loisir de redouter, refuser, haïr, hâter, espérer, bref vivre le moment ultime⁸. »

Les soins palliatifs ne préjugent en rien de la manière dont chacun entre dans son « mourir », mais ils veulent rendre possible la mort humaine, humanisée. C'est pourquoi ils accueillent, sans arrière-pensées, ces diverses attitudes qui sont typiques de l'humain devant la mort : redouter, refuser, haïr, accepter et espérer. Nulle attitude n'est exclue, nulle n'est plus humaine qu'une autre, nulle n'est incompatible avec la foi et l'espérance. Jésus lui-même, d'après les quatre récits des *Évangiles*, est mort sur un horizon d'abandon – « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27,46 et Marc 15,34) – un horizon d'acceptation – « Entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23,46) – et un horizon d'accomplissement et de plénitude – « Tout est consommé » (Jean 19,30).

Un exemple de ce regard sur la mort humanisée, consentie, comme une œuvre achevée : la chanson d'Yves Duteil *À ma mère*.

*Elle a fermé sa vie comme un livre d'images
 Sur les mots les plus doux qui se soient jamais dits
 Elle qui croyait l'amour perdu dans les nuages
 Elle l'a redécouvert au creux du dernier lit
 Et riche d'un sourire au terme du voyage
 Elle a quitté son corps comme on quitte un bateau
 En emportant la paix, gravée sur son visage
 En nous laissant au cœur un infini fardeau*

*Comme autour d'un chagrin les voix se font plus tendres
 Un écrin de silence entourait nos regards
 Les yeux n'ont plus besoin de mots pour se comprendre
 Les mains se parlent mieux pour se dire au revoir*

La mort vue comme un dialogue ou la mort « parlée »

Dans le prolongement de la mort acceptée comme un acte, comme un geste humain, certains invitent à aller plus loin, à faire un pas de plus : faire de la mort un dialogue. Dialogue avec les survivants, dialogue avec ceux qui nous ont précédés dans la mort. C'est, au-delà de la mort vécue, la mort « parlée ».

Hubert Reeves écrit : « En disant à ma mère mourante : "Ça va aller mieux... tu verras", je me sentais mentir. Il aurait fallu dire le contraire : "Tu vas mourir ; parlons-en !" »⁹

Dans cette perspective, accompagner une personne dans son avant-dernière heure, c'est rassembler en elle une parole enfouie, s'en saisir, la porter au-dehors vers les autres – c'est faire venir à la lumière ce qu'elle ne peut ou ne veut pas encore dire. « Qu'est-ce qu'un homme ? Une âme. Mais qu'est-ce qu'une âme ? Un mixte de regard (Levinas) et de parole (Freud, Lacan) » écrit Bernard-Henri Levy¹⁰.

Cette façon de voir la mort comme un dialogue, comme une conversation vient à l'encontre d'un courant marqué qui tend à affirmer que la voie « courageuse et admirable » de mourir, c'est de se retirer en silence, pudiquement, sans rien dire. Comme le vieux loup qui s'en va sans avoir gémi. Comme l'âme forte qui s'éteindrait ou se donnerait la mort sans avoir parlé.

Le suicide apparaît alors comme un dialogue volontairement interrompu. Mais le suicide, c'est encore un cri. Un cri de détresse. Les gens ne se suicident pas pour mourir mais parce qu'ils sont dans un tragique chagrin. Fin de conversation honteuse, disait-on autrefois, fin de conversation courageuse, tend-on à dire aujourd'hui. Ni l'une ni l'autre, écrit avec justesse André Comte-Sponville : « Le suicide n'est ni l'infamie que certains condamnent ni l'apothéose dont d'autres se réclament. Évitions louanges et diatribes. Le suicide n'est ni un sacrilège ni un sacrement, ni une apothéose ni une apostasie. C'est un chemin de traverse, simplement, le plus bref, le plus radical, une échappée sur rien, une anticipation de l'inéluctable. C'est le raccourci définitif¹¹. »

Il faut respecter ces choix. Si grandeur il peut y avoir, quelle misère aussi habite ces raccourcis. Quel contraste avec les morts effectivement parlées, réellement vécues, qui sont l'occasion d'un échange entre êtres vivants. Ces dialogues autour de la mort, quand ils sont possibles, se révèlent riches et consolants pour le mourant et pour les survivants. Les confidences entendues l'attestent : « Je suis heureux d'avoir vécu ces moments-là » ; « Je ne savais pas que l'on s'aimait à ce point » ; « Ce qu'on s'est dit des choses... simplement à travers nos mains, son regard, nos silences ! »

Quand la mort est ainsi parlée, elle devient comme une conversation interrompue. Interrompue pour de bon pour ceux qui ne croient pas en l'au-delà, mais dans la tendresse et l'intensité des derniers mots. Interrompue mais non pas achevée pour ceux qui espèrent un au-delà. La conversation pourra continuer... autrement. Comme si on se disait : « À la prochaine fois ! »

Je veux noter ici l'importance que revêt le dialogue avec les morts, avec ceux et celles qui nous ont précédés. Dans une enquête aux États-Unis, qui remonte à 1976 et qui comportait une donnée que l'on ne trouve pas dans les enquêtes

plus récentes sur la croyance en l'au-delà, Andrew Greeley¹² notait que 25 % des Américains disaient avoir des contacts avec les morts. Notons que l'enquête ne permettait pas de préciser la qualité de ces « contacts avec les morts ». Était-ce la sensation d'une présence ? Était-ce dans un rêve ? Était-ce dans une expérience « spirituelle » de prière ? Rien ne permet de le dire. Mais cette donnée d'enquête rejoint l'expérience souvent relatée par des gens qui disent de leurs défunts : « Je continue de lui parler » ; « Elle est encore avec moi » ; « Je la prie souvent ».

Il y a quelque chose dans cette expérience qui fait voir la mort comme une conversation continuée « autrement ». Les personnes décédées deviennent comme des liens essentiels avec l'au-delà. Comme des êtres d'éternité.

Une illustration de cette vision de la mort comme dialogue interrompu : la chanson de Marie-Denise Pelletier intitulée *La lettre*. L'auteure imagine que son ami décédé lui écrit une lettre de l'au-delà.

*À la fin, je n'avais plus la force d'écrire
 Tout juste le courage de souffrir
 C'est tard, mais j'te l'envoie quand même
 Mon poème, mon requiem
 Dans le courrier de l'éternité
 Pour te dire que je t'aime*

*J'ai de bonnes nouvelles pour toi, Marie
 C'est de ce côté-ci de la vie
 Que l'on guérit
 J'ai de bonnes nouvelles pour toi, Marie
 C'est de ce côté-ci de la vie
 Que l'on guérit*

La mort vue comme une transformation ou la mort traversée

Quatrième regard sur la mort : celle-ci peut être vue comme un passage, une mutation, un accouchement. L'humain qui meurt devient alors comme le cocon qui devient papillon, comme le fœtus qui sort du sein maternel, à travers cris et larmes, pour s'ouvrir sur un monde tout autre. Nous naissons avec deux maladies incurables : la vie, qui est toujours fatale, et l'espoir qui n'est pas guérissable. L'espoir et l'espérance font envisager la mort comme une traversée.

La traversée peut s'ouvrir sur des réalités diverses. Elle peut déboucher sur une renaissance, une réincarnation. Comme la flamme de la bougie qui se transmet à une autre bougie, à une autre bougie, dans une longue succession qui conduit au nirvana, état de sérénité suprême, fusion de l'âme individuelle et de l'âme collective, comme la poupée de sel qui se fond dans l'eau.

La traversée de la mort peut déboucher sur une naissance, non pas à une autre vie, mais à la vie pleinement épanouie. C'est la mort transformation, la mort résurrection. *Dies natalis* disaient autrefois les chrétiens parlant du jour de la mort. Jour natal, comme si cette vie était prénatale, comme l'embryon de la vie pleinement accomplie. Le chrétien en effet ne croit pas en la vie après la mort ; il croit en la vie, l'unique vie qui se transforme et se déploie jusque dans l'irradiation de l'Univers.

Cette vision de la mort ne vient pas lever le voile de douleur et de peine qui entoure la mort. Attention ici à vouloir à tout prix masquer ce visage douloureux de la mort. Comme cette histoire, tristement drôle, d'une équipe de télévision venue tourner, à l'hôpital, un film « sur la mort » et demandant, pour cela, une mort fraîche, joyeuse, optimisée à souhait, une mort radieuse en somme, où même les infirmières danseraient dans les couloirs¹³. Comme ces croyants qui voudraient à tout prix nous faire chanter *Alleluia* ! autour des malades mourants et autour des cercueils. Quand les gens sont au pied de la croix, quand ils sont à pleurer un ami qui meurt ou vient de mourir, ils ont du mal à entendre les rumeurs de la résurrection. Ils butent sur le mur de la mort ; ils sont encore insensibles au tombeau ouvert et n'ont pas encore envie de chanter l'*Alleluia*. Jean Sullivan, l'auteur français, prêtre, écrit, au sujet de la mort de sa mère : « La raison était en déroute. Étrange chose, c'est le silence de ma mère... qui commençait à me faire signe... Il me semblait qu'en butant sur le mur de la nuit et de l'abandon, elle, la simple, m'enseignait ce que je ne savais qu'abstraitement en paroles et en littérature, que la foi se jouait à une tout autre profondeur que celle de nos idées, habitudes ou sentiments et que le oui ou le non véritables n'épousaient peut-être pas nos adhésions ou nos refus d'hommes bien portants et bavards. »

Pour illustrer ce regard sur la mort vue comme une traversée, je citerai la chanson de Céline Dion *Vole*, chanson écrite pour la mort d'une petite de ses proches, qui évoque cette symbolique de « l'autre rive ».

*Vole vole petite flamme
Vole mon ange, mon âme
Quitte ta peau de misère
Va retrouver la lumière
Deviens souffle, sois colombe
Pour t'envoler
Quitte ton corps et nous laisse
Qu'enfin ta souffrance cesse
Va rejoindre l'autre rive
Celle des fleurs et des rires*

Conclusion : humaniser la mort

La mort prend la forme de notre regard. Elle prend aujourd'hui notamment la forme de ces quatre regards : une réalité naturelle, un acte humain, un dialogue interrompu, une traversée.

Chacun de ces regards essaie de sonder quelque chose de la réalité de la mort. Aucun de ces regards n'appartient de soi ni exclusivement aux croyants ou aux incroyants. Les uns et les autres partagent ou peuvent partager quelque chose de ces regards, en les colorant de leurs croyances propres.

Ces divers regards nous invitent à écarter certaines représentations de la mort qui circulent toujours dans notre culture : la mort épouvantail, la mort tabou, la mort punition, la mort résignation, la mort pur silence, la mort jubilation obligée.

En terminant, je veux redire qu'il n'existe pas, me semble-t-il, de modèle de belle mort. Il n'y a pas de bonne façon de mourir. Pas plus qu'il n'y aurait, spécifiquement ou exclusivement, une manière chrétienne, ou païenne, ou bouddhiste de mourir. Chaque fois, c'est un humain qui meurt et pour chacun, mourant ou survivant ou soignant, il y a la tâche d'humaniser la mort, autant que faire se peut, en lien avec ses croyances.

Références

La présentation des références relève de l'auteur.

1. REEVES, Hubert. *L'espace prend la forme de mon regard*, Éditions du Seuil, 1995, 80 p. (Collection Points P962).
2. REEVES. *op.cit.*, p. 68.
3. BURDIN, Léon. *Parler la mort : des mots pour la dire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, p. 72.
4. REEVES. *op. cit.*, p. 25-27.
5. BURDIN. *op.cit.*, p. 9
6. KUBLER-ROSS, Elisabeth. *La mort est un nouveau soleil*, Quebecor, 1989, p. 12.
7. COMTE-SPONVILLE, André. *Impromptus*, PUF, 1996, p. 107 (Perspectives critiques).
8. BURDIN. *op.cit.*, p. 9-10.
9. REEVES. *op. cit.*, p. 26.
10. BURDIN. *op.cit.*, p. 11
11. COMTE-SPONVILLE, *op.cit.*, p.100-101.
12. GREELY, Andrew. *Death and beyond*, The Thomas Moore Press, 1976.
13. BURDIN. *op.cit.*, p. 11.